

Intervention



Dérive sur la St-Denis

Andrée Fortin

Numéro 18, mars 1983

Topo Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1983). Dérive sur la St-Denis. *Intervention*, (18), 25–25.

majorité du «rock». Quel plaisir pour moi de constater qu'enfin il se dessine peut-être une amorce de déclenchement de processus de questionnement qui vise à interroger la pertinence absolue de cette manière de platitude sonore qui m'emmerde à longueur de journée où que j'aïlle (sauf chez de vrais chums qui aiment la musique et en font jouer)... En termes moins talonnesques, fuck rock! y'a rien là, vraiment, tant du point de vue inférieurisé de l'impérialisme culturel qu'on subit que du point de vue solfège, harmonie, développement historique d'une forme artistique, le rock y'a rien là. Je ne me sens pas du tout gêné de répéter une fois de plus que le fondement idéologique ou philosophique de la musique d'improvisation, son contenu fondamental, ce qui constitue l'essentiel communiqué (entre les musiciens d'abord et à tout le public simultanément, et je suis conscient du merveilleux paradoxe d'y reconnaître un «d'abord» et un «simultanément», c'est là la spécificité de l'improvisation) dans cette forme d'art est un sentiment de liberté. L'ordre sans le pouvoir, la beauté sans contraintes; l'improvisation musicale, belle et rebelle... mais trop souvent reléguée aux oubliettes au profit du caca phonique qui alimente les innombrables appareils, gadgets, cossins qui ont déjà pris le virage technologique qui nous maintiennent sinon nous entraînent dans une élucluable trajectoire de coïsommateurs-schizotypés et stéréo-phréniques. Basta cosi!

UNE AUTRE ABSENCE...

Tout le monde a entendu parler du Festival de Jazz de Montréal, le 3ème, celui autour duquel ont déambulé 100 000 personnes. C'est bien beau, mais même dans la presse culturelle, on n'a parlé que des musiciens étrangers. Quelqu'un a-t-il questionné la base sur laquelle a été effectuée la présélection pour le concours de musique de nos «jeunes» talents prometteurs, si les trios, quatuors ou quintettes en liste étaient bien les formations souhaitées par les musiciens? Ou encore a-t-on cherché à analyser les conséquences socio-économiques de cet événement dans le milieu, multiplication des endroits où jouer, meilleures conditions offertes aux musiciens, etc.? En gros, y a-t-il une attention qui se porte sur les musiciens locaux, ou comme on pourrait dire en espagnol «que pasa con los locos?» Je ne suis pas assez doué ni assez porté sur la chose pour me livrer à de longues recherches, poursuite d'entrevues et toute autre démarche nécessaire à la production de super-dossiers sur de tels événements, mais j'éprouve douloureusement

(si j'ose vous livrer mes sentiments) une telle lacune dans la couverture écrite de ce que je m'obstine à considérer comme une manifestation culturelle de toute première importance, la musique que nous improvisent des Jean Beudet et Robert Leriche ainsi que de nombreux autres regroupés au sein de l'EMIM et que l'on retrouve dans des formations diverses: Jonas, Quidam, Hot Zizanie, la G.U.M. (vous m'excuserez de ne pas toutes les nommer étant

donné le nombre considérable de duos, trios, etc. qui ne portent que le nom de leurs membres et que l'on peut entendre au Bar «A» du Conventum, au Fridolin, à Motivation V, au Village Duluth, au Zobar, etc.)

Je sens que la chute de cet article va être comme précipitée, mais vous allez tout de même vous retrouver au même point qu'au départ — peut-être — en ce sens que je vais terminer par mon titre, ça se fait bien en journalisme,

pourquoi me demander de parler de musique???... de dieu engagez-moi plutôt pour des concerts!!!...

Flash de dernière minute, c'est maintenant chose faite, l'Attacq (Association des travailleurs et travailleuses en art et en culture) a une existence légale. Comme chacun le sait depuis Napoléon, la meilleure défense c'est l'attacq, alors adhérez!

© Robert Gélinas

DÉRIVE SUR LA ST-DENIS

Fin de semaine à Montréal, où m'appellent des affaires de famille, d'argent, de politique et de coeur.

Vendredi un souper qui s'étire à deux pas de l'UQAM, du terminus Voyageur. On s'agite. Astu un crayon? Sur un carton de cigarettes, un projet d'affiche. 6 couleurs. Sérigraphie. En 3 jours, à 2, on devrait s'en sortir. (Il oubliait juste les lendemains de la veille, le show de Diane Dufresne.) On n'a pas tous les jours 22 ans. On ne prépare pas tous les jours une première expo dans une vraie galerie. Pas un café. Une galerie. Grands gestes. Les yeux brillent, soupirent. Puis un jase de la dernière performance, de la prochaine. En plein soleil sur la grand-place de l'UQAM. Jeu avec la lumière, vibration plastique.

Comment croire encore à la peinture? Le café se remplit. Seulement Corbeau et Pied de Poule viennent troubler l'unilinguisme musical — ou Nina Hagen, celle qui a changé ta vie — Le Conseil des Arts? Haussement d'épaules. On le laisse au jet set. L'art engagé? Il me renvoie un sourire de Sphinx. C'est toute sa vie qui est une oeuvre d'art, un engagement. Comment puis-je en douter? Il peint, dessine, sculpte. Un jour, il reviendra à la musique, par où il a commencé ou fera des performances. La vie comme oeuvre d'art. L'art comme énergie.

Samedi soir très tard. Une discothèque à la mode prend la relève d'une autre. Les mêmes visages dérivent dans le Platô. Cherchent où ça se passe.

Quand on vient du Saguenay, qu'on habite à Montréal et qu'on porte un nom de joueur de hockey, est-ce qu'on prend pour les Canadiens ou pour les Nordiques? Des grosses molles qu'on buvait à Jonquière, il ne reste que les p'tites bières de la St-Denis. L'espace rétrécit, comme la gang, comme les bouteilles de l'exil. C'est entre Duluth et Rachel qu'on se croise, comme souvent cet été dans l'errance des nuits trop chaudes du centre-ville, quand on cherche la brise sur les terrasses, au fond des verres. Et qu'on projette sans fin de descendre le Saguenay à 2 ou 3 ou 11 canots. Pourquoi pas?

Briser l'isolement. Regrouper tous les travailleurs culturels. Et ceux sur le BS, vissés à leur téléphone dans l'attente de contrats qui viennent si rarement. N'installent même pas de répondeur automatique. Si tu manques ta chance,

too bad. La concurrence est féroce, surtout celle des chums.

Faut passer à l'attaque. Que les troupes s'autogèrent, que les salles s'autogèrent. La création écartelée, la vie éparpillée. Non au contrôle de l'État. Mais on finit toujours par lui demander des sous. Justement il rencontre Clément Richard jeudi prochain. «Faites-nous des promesses Monsieur le Ministre». Histoire de débloquer une histoire sordide d'états financiers déficitaires, de conflits de personnalité avec les fonctionnaires. Avant la prochaine visite des huissiers. Anyway, ils reviennent chaque saison. Cette semaine, plusieurs rencontres d'artistes. Il n'a même plus le temps de faire de la musique avec la gang du Saguenay, ni avec les autres. Et ses amours? Il reprend une bière. L'été est loin déjà. Les nuits sont froides quand on chauffe avec une annexe à l'huile un appartement trop grand.

Dimanche. On relaxe, effoires, après la réunion. Notre politique se précise, le club s'agrandit. Le manifeste est presque prêt. À force d'hésiter entre le granola et le new wave, le Platô accueille finalement le nouveau jet set. On se retrouve inévitablement près de Marie-Anne. Bientôt ce sera de Bienville. La spéculation monte. L'heure du schnaps ou de la vodka se termine. L'équipe d'un jeune mensuel d'écologie culturelle se disperse lentement. On jase du show qui se prépare. Surtout ne pas répéter Montréal Transport. Après la grande roue et le hockey, improviser à partir du tarot? «À Beaujeu, on se déculottait bien plus.» On en est déjà à la 6^e saison de la Ligue Nationale d'Improvisation. Les entraîneurs sont essouffés. Et tout le Platô avec eux. Même les partys d'Abbittibi ne sont plus ce qu'ils étaient. Pourtant tout le monde était venu. C'est comme Radio Centre-Ville qui déménage.

Montréal artistique... à l'ouest, les autres, sur la St-Denis, la gang du Saguenay, la gang d'Abbittibi, la gang de l'est. Qui rêvent encore de retour, de grosses bières. En attendant.

Dans l'autobus, en rentrant, j'arrive mal à lire, poursuivie par le sourire du jeune sphynx. D'ailleurs je reviens bientôt. Un lancement, un vernissage, une réunion, des amours et des amitiés aux prises avec l'espace-temps.

Andrée Fortin